

Vie et œuvre

« Pourquoi a-t-on persécuté les philosophes qui ne font ni ne peuvent faire de mal ? C'est qu'ils méprisent ce qu'on enseigne. »

Voltaire, *Notebooks (Carnets)*, tome II,
p. 700.

Dans *l'Histoire de Mme de Montbrillant*, les « Contre-Confessions » de Mme d'Épinay (1726-1783), un dîner réunit des convives dont la conversation est interrompue « *par un homme qui apportait une nouvelle pièce de vers de Voltaire* ». Un échange contradictoire s'ensuit sur la personne de l'auteur.

« *C'est un brigand* », dit l'un. « *Personne ne loue avec tant de grâce et de finesse* », rétorque un autre. « *C'est un bien bel esprit* », prétend un troisième, auquel on répond : « *Mais c'est un très méchant esprit.* » Quelqu'un le défend : « *On ne lui ôtera jamais un cœur bienfaisant.* » Mais « *c'est la vertu des gens qui n'en ont point* », tranche une participante.

Finalement, un des convives conclut : « *Ô heureux celui qui, en regardant de près sa vie morale, pourrait trouver une balance égale de bien et de mal ! Oh ! très certainement Voltaire a fait plus de bien réel qu'on*

ne lui a jamais supposé de mal. Si vous joignez à cela une supériorité de génie, telle qu'on ne peut la lui disputer, vous aurez pour lui bien plus que de l'indulgence... »

Ambiguïté d'un personnage à facettes multiples et sujet à controverses : on voit que la réputation de Voltaire à cet égard date de ses contemporains. On l'a inlassablement comparé à Protée, ce dieu grec insaisissable qui prend des formes multiples pour s'échapper. Sans doute la personnalité de Socrate, diverse et contrastée, servirait de référence aussi pertinente.

La vie et l'œuvre voltairiennes peuvent être lues comme un moment de la réflexion sur l'identité personnelle. Adeptes avant la lettre du « roman familial », n'a-t-il pas laissé planer le doute sur la véritable identité de son père et sur son vrai lieu de naissance ?

Primesautier et retors à la fois, quelquefois injuste, grossier et méchant, mais révolté devant toute cruauté, Voltaire est réfractaire à tout fanatisme. Il est souvent impérieux et exclusif, mais sans esprit de domination. Humain, trop humain, en somme, dans ses contradictions parfaitement assumées et... mises en scène. Ce personnage dont l'activité est inlassable adresse aux destinataires de sa correspondance des plaintes incessantes sur son état de santé, quand il ne se présente pas tout uniment à l'article de la mort...

Sa vie et sa carrière sont parsemées de ruptures et d'accommodements, d'établissements et d'errances, de conformisme et d'anticonformisme. À l'écouter, son souhait le plus profond se limiterait à « un potage au coin du feu » dans la retraite et la solitude, alors qu'il est insatiable de gloire et de reconnaissance universelle. Il peut aussi bien faire des courbettes à la Cour que défier les aristocrates, être embastillé que séjourner chez Frédéric II de Prusse.

Car il est faible parfois, mais jamais servile. Il peut se révéler courageux à l'extrême. Le tranquille et industriel châtelain de Ferney prendra les plus grands risques pour défendre des accusés injustement condamnés.

On retrouve la même ambiguïté dans les jugements de la postérité sur Voltaire. Pour certains, il faudrait voir dans son « *hideux sourire* » (Musset) l'expression diabolique des plus redoutables ferments subversifs. Pour d'autres, l'« esprit voltairien » représente une part essentielle des principes républicains et des droits de l'homme. La plupart s'accordent pour attribuer au très conservateur Voltaire un rôle éminent dans les prémices de la Révolution française. Il est vrai que ce monarchiste est l'auteur d'*Idées républicaines*...

Sous couvert du fameux Dieu horloger ou géomètre, on s'accorde généralement à le considérer comme déiste ou théiste (voir **Lexique**). Cet anticlérical ne demeure-t-il pas religieux dans son essence ? Cependant, en dépit des arguments les mieux fondés

en faveur d'une « religion de Voltaire », une interrogation subsistera toujours : l'astre divin n'est-il pas irrésistiblement attiré chez notre auteur par le trou noir du matérialisme athée ?

L'œuvre elle-même est passible des mêmes jugements contrastés. On loue le littérateur hors pair et l'écrivain incomparable. Mais on considère que le poète et le dramaturge sont voués à l'oubli. Pourtant, de multiples expériences et représentations font revivre le théâtre voltairien. L'actualité remet sur le devant de la scène *Le Fanatisme ou Mahomet le prophète*.

On reconnaît les mérites de l'historien, et il n'est pas excessif de placer *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* à côté de *l'Esprit des lois* de Montesquieu (voir chapitre **L'histoire**).

Longtemps, Voltaire fut considéré comme le « patriarche » des philosophes, pour reprendre l'inscription d'un tableau célèbre, peint par Jean Huber au début des années 1770. Le 26 octobre 1765, même la très sévère Mme du Deffand lui écrivait : « Vous êtes placé au milieu de l'univers, vous en êtes le centre et l'idole, tout accourt auprès de vous, on dirait aussi que vous êtes entre le temps et l'éternité, vous jouissez de la réputation présente et de celle de la postérité. »

Dans *La Philosophie des Lumières* d'Ernst Cassirer (1932), l'apport de Voltaire est examiné dans tous les domaines traditionnels de la réflexion philosophique, depuis la « *psychologie et théorie de la connaissance* », jusqu'aux « *problèmes fondamentaux de l'esthétique* »,

en passant par « *l'idée de religion* », et « *la conquête du monde historique* », sans oublier « *le droit, l'État, la société* ».

Aujourd'hui, cet auteur peut-être trop célèbre sert de repoussoir ou de porte-drapeau, mais reste un philosophe qu'on lit peu. « *Si ses ouvrages sont dans toutes les mains* », écrivait déjà Condorcet dans sa *Vie de Voltaire* (1790), « *les principes de sa philosophie sont peu connus* ». Ce dernier constat demeure malheureusement valide. « *Entre le temps et l'éternité* », pour parler comme Mme du Deffand, l'œuvre trouve mal sa place au présent. Malgré quelques progrès récents de l'édition, nombre d'œuvres philosophiques de Voltaire sont devenues inaccessibles au grand public.

Pour celui-ci, comme pour les écoliers et même pour de plus savants, notre auteur se ramène à quelques contes (l'inusable *Candide*), les *Lettres philosophiques* ou le *Traité sur la tolérance*. C'est exactement comme si on réduisait Descartes aux *Règles pour la direction de l'esprit* en omettant le *Discours de la méthode* ou les *Principes de la philosophie*.

Pour Gerhardt Stenger, dans sa présentation des *Lettres philosophiques* (voir **Bibliographie**), à part quelques spécialistes, personne ne peut citer une œuvre philosophique de Voltaire après le *Dictionnaire* de 1764. Et pourtant, c'est à partir de cette date que le philosophe original se révèle et s'exprime !

Aujourd'hui, la qualité même de philosophe est contestée à Voltaire. On lira dans nos **Jugements et commentaires** (p. 240), l'interprétation que Paul

Valéry donne de ce phénomène. Voltaire ne figure pas dans la liste des auteurs du programme officiel de philosophie des classes terminales du lycée¹. On condescend tout juste à le considérer comme le vulgarisateur de Newton, l'épigone de Locke, le simplificateur éhonté de Leibniz, tandis qu'il n'a pas compris Rousseau auquel l'a opposé une longue et méchante querelle. C'est oublier que ses maîtres sont avant tout Platon (sur certains plans), Cicéron (son vrai modèle) et Montaigne. Malebranche et Pascal figurent parmi ses interlocuteurs privilégiés, et Confucius représente un de ses parents proches.

Comme notre auteur l'écrit à Marie-Louise Denis le 24 août 1751 : « *Qu'il y a de différence entre être philosophe et parler de philosophie !* » « Apprendre à philosopher avec Voltaire » nous renvoie donc d'abord à la question : qu'est-ce qu'être philosophe ?

On peut certes rattacher Voltaire à une lignée philosophique souvent méconnue et quelquefois méprisée. Elle part des sophistes, passe par les libertins du XVII^e siècle, s'épanouit chez Locke, et opère un détour par Kierkegaard et Nietzsche. Elle aboutit finalement au pragmatisme de William James et John Dewey. On peut aussi dresser la liste des œuvres explicitement philosophiques et montrer qu'elle atteste une préoccupation constante de leur auteur (voir **Chronologie**, p. 18).

1. On se permettra de renvoyer à notre article : « Voltaire et l'enseignement philosophique en France : un rendez-vous manqué », in *Cahiers Voltaire*, n° 9, Ferney-Voltaire, 2010, p. 155-162.

Mais Voltaire n'est pas l'homme des systèmes figés ou d'une pratique professionnelle spécialisée (laquelle n'existait pas à son époque). On peut avant tout lui appliquer la formule qu'Hannah Arendt s'attribuait à elle-même : « *I don't fit* », je ne cadre pas.

Voltaire est philosophe au sens où Socrate est « atypique », c'est-à-dire inclassable et incasable. Dans sa vie comme dans son œuvre, il est à la fois sceptique et engagé, publiciste mais pas bateleur, profond et accessible, érudit et non pédant. Dans ce domaine, combien d'auteurs tomberaient sous le couperet du dialogue tranchant de *Micromégas*, au chapitre VII du conte de 1752 : « *Je n'entends pas trop bien le grec, dit le géant. – Ni moi non plus, dit la mite philosophique. – Pourquoi donc, reprit le Sirien, citez-vous un certain Aristote en grec ? – C'est, répliqua le savant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins* ». Version lumineuse de l'ironie socratique...

Voltaire incarne à la perfection la représentation qu'on se fait de la philosophie au XVIII^e siècle, et l'on peut se demander pourquoi elle n'aurait plus de droit de cité aujourd'hui (voir **Lexique**, p. 245, article « Philosophe »).

Le philosophe n'est-il pas d'abord celui qui sonde les mots, pour faire entendre leur plein ou leur creux (c'est en ce sens que Nietzsche dira : philosopher à coups de marteau) ? Celui qui fait la chasse aux illusions et aux préjugés ? Alors Voltaire est philosophe !

Le philosophe n'est-il pas d'abord celui qui doit penser le réel et aider les autres à le comprendre ? À qui rien n'est étranger, ni de l'humain, ni du vivant, ni de l'existant en général ? Alors Voltaire est philosophe !

Le philosophe n'est-il pas quelquefois le stratège qui sait intervenir à propos dans les affaires de la Cité, sans toutefois s'inféoder à aucun groupe, caste ou parti ? Ne doit-il pas jouer le rôle revendiqué par Socrate lors de son procès, celui du « *taon* » qui, sans cesse « *stimule* », « *exhorte* » et « *morigène* » les citoyens endormis ou égarés ? (Platon, *Apologie de Socrate*, 30e-31a) ? Alors, Voltaire est philosophe !

Il est l'expression même des « *ruses de l'intelligence* », pour reprendre le titre de l'ouvrage dans lequel Jean-Pierre Vernant et Marcel Detienne examinent le statut de la *métis* grecque. Celle-ci incarne cet esprit d'astuce et d'ingéniosité étroitement apparenté au génie technique. Procédés obliques, variété des points de vue, multiplication des pseudonymes, virtuosité dialectique : pour reprendre une expression de Montaigne (*Essais*, I, 1), le discours voltairien est « *divers et ondoyant* », comme son auteur. À cette condition, une certaine prise sur le réel est sans doute envisageable.

Le philosophe n'est-il pas celui qui s'emploie à manier une langue limpide et rigoureuse, à l'opposé du jargon incompréhensible et des néologismes vides et prétentieux ? Alors Voltaire est philosophe ! « *L'art de bien penser, de parler avec éloquence, de sentir vivement et de s'exprimer de même, serait-il donc l'ennemi de la philosophie ?* », demandait-il à l'abbé